

L'homme dressé

En 1971, Esther Vilar publie un livre qui fait toujours parler de lui aujourd'hui : *Der dressierte Mann* (L'homme dressé), dans lequel elle présente et illustre la thèse provocante selon laquelle ce n'est pas la femme qui est opprimée par l'homme – comme le soutenait le mouvement féministe alors en plein essor – mais l'inverse, à savoir que c'est l'homme qui est opprimé par la femme.

Les réactions ne se font pas attendre : par exemple, quatre jeunes féministes violentent Vilar dans les toilettes de la bibliothèque nationale de Munich ; elle reçoit des menaces de mort. Peu avant qu'elle n'accorde un entretien au *New York Times* le 13 juin 1972, entretien que nous publions dans sa quasi-intégralité ci-dessous en dépit du fait qu'il a manifestement été édité à la va-vite et qu'il contienne un ou deux paradoxes cioranien qu'un lecteur qui n'a jamais lu Vilar pourra difficilement saisir, un groupe de matrones britanniques était venu frapper énergiquement à la porte de sa chambre d'hôtel londonienne pour lui demander calmement, mais fermement, de quitter le pays sur-le-champ.

kj1

@Killing Joke, 2023

« 'Ils n'arrivent à rien parce qu'ils ont une conception masculine de la femme. Ils font des femmes l'objet de la charité masculine', déclare Mlle Viler [sic], qui a écrit son livre pour réfuter violemment la doctrine de la libération des femmes il y a deux ans, alors qu'elle observait les États-Unis depuis une petite pension dans Houston Street. Mlle Vilar, qui a 36 ans et qui est divorcée, a déclaré qu'elle ne pensait pas que les choses soient bien comme elles sont. Elle accuse les femmes de tous les maux : paresse, égoïsme, stupidité, insensibilité, etc.

« Pour Miss Viler [sic], le cœur du problème est que les hommes sont les esclaves des femmes, ils travaillent toute leur vie pour subvenir aux besoins de celles-ci, tandis que les femmes choisissent une vie d'oisiveté domestique, travaillant par intermittence ou pas du tout.

« 'Une femme mariée a toujours le choix de travailler ou non. Les hommes n'ont jamais ce choix', déclare Mlle Vilar, convaincue que la plupart des femmes peuvent effectuer les tâches ménagères essentielles en deux heures chaque matin.

« 'Les femmes travaillent toujours avec un filet sous elles ; elles peuvent s'y laisser tomber. Les femmes travaillent pour le luxe, comme les rideaux en dentelle et la moquette. Les hommes travaillent parce qu'ils ont la responsabilité de subvenir aux besoins d'une famille.

« 'Ce que je veux voir, c'est ne serait-ce qu'une seule femme qui accepte définitivement de laisser son mari rester à la maison pour s'occuper des enfants, tandis qu'elle va travailler', déclare Mlle Viler [sic] en écartant ses cheveux châtain clair de son visage.

« Tant dans son livre, dont la publication aux Etats-Unis par Farrar Straus & Giroux n'est prévue qu'en janvier prochain, que dans ses entretiens explosifs avec la presse, personne n'échappe à sa sagacité glaciale, de la femme qui ne s'est jamais mariée ('elle est plus honorable que les autres, mais elle n'a pas pu faire autrement'), à la femme au foyer ('les tâches ménagères sont si faciles que, dans les cliniques psychiatriques, elles sont traditionnellement réservées aux crétins inaptes à tout autre type de travail') en passant par la femme émancipée ('le travail choisi par la femme émancipée implique rarement des efforts ou des responsabilités, bien qu'elle s'imagine qu'il implique les deux').

« Mais, selon Miss Viler [sic], si les femmes sont coupables, c'est parce que les hommes les laissent faire.

« 'Ce que l'homme craint le plus, c'est la liberté', souligne-t-elle. Il a besoin d'une sorte de système qui lui dise qu'il vaut quelque chose. Une femme est l'échelle de valeurs d'un homme, mais s'il n'a pas de femme pour le manipuler, il trouvera un autre système'.

« Née en Argentine de parents réfugiés allemands qui se sont séparés lorsqu'elle avait 3 ans (1) ('un foyer brisé comme celui de Kate Millet et de Gloria Steinem'), Mlle Viler [sic] a étudié la médecine à l'université de Buenos Aires. Elle parle couramment l'anglais.

« En 1960, elle a obtenu une bourse pour poursuivre ses études de psychologie et de sociologie en Allemagne de l'Ouest et a travaillé pendant un an comme médecin dans un hôpital bavarois. En 1961, elle abandonne ce métier et travaille depuis comme traductrice médicale, ouvrière à la chaîne dans une usine de thermomètres, vendeuse et secrétaire.

« Elle a épousé l'écrivain allemand Klaus Wagn, dont elle a divorcé ('Je n'ai pas rompu avec l'homme, mais avec le mariage en tant qu'institution') et se consacre désormais à la garde de leur fils Martin, âgé

de 8 ans, à l'écriture et à l'étude du 'plaisir que l'homme tire de la non-liberté'. L'homme manipulé fait partie de cette étude.

« Mlle Viler [sic] qui portait un tee-shirt bleu, un jean bleu, mais pas de soutien-gorge, est une femme délicate à la voix douce. Pourtant, elle a affronté les plus militants des partisans de la libération de la femme, les femmes au foyer les plus suffisantes et les machistes les plus provocateurs.

« 'Les gens ont peur de lire mon livre', affirme-t-elle. La libération des femmes est beaucoup plus flatteuse pour les hommes. Ils aiment entendre dire qu'ils sont des tyrans parce qu'ils ont été éduqués ainsi'.

« Les attaques de Mlle Vilar contre la femme s'étendent à d'autres domaines :

« Son intelligence – 'la stupidité de la femme est si extrême que quiconque entre en contact avec elle est en quelque sorte contaminé'.

« Son manque de sensibilité – 'Si elle se laisse aller à faire du sentiment, elle pourrait se tromper dans le choix de son mari et c'est le choix le plus important qu'elle fera jamais'.

« Son amour des enfants – 'C'est un amour égoïste ; si les femmes aimeraient vraiment les enfants, elles les adopteraient au lieu de tenir à en avoir elles-mêmes'.

« Elle n'est pas non plus particulièrement tendre à l'égard des femmes qui réussissent à travailler et à élever ses enfants en même temps.

« 'Envoyer un enfant en bas âge dans un jardin d'enfants pour toute la journée est cruel, mais pourquoi est-ce toujours la femme qui reste à la maison pour s'occuper de lui ?', déclare Mlle Viler [sic] qui a toujours réussi à écrire et à traduire en free-lance tout en s'occupant de son fils.

« C'est un livre très brutal. Il est noir et blanc. C'est ce que j'ai voulu. Sinon, personne n'aurait écouté. La révolution ne m'intéresse pas. Je ne veux pas changer toutes les règles ; les gens doivent trouver leurs propres solutions. Je voulais simplement faire prendre conscience que ce sont les hommes qui sont asservis, pas les femmes (2). »

En janvier 1975, Vilar et la féministe Alice Schwarzer s'affrontent sur la chaîne WDR. Le « débat » est diffusé le 6 février sur ARD, en plein après-midi, à une heure de faible écoute, « par précaution » (3). Il fait la une des journaux pendant des jours, des semaines. Bild, dans un article intitulé « la bataille télévisée de l'année » qualifie d'abord Schwarzer de « bas-bleu », puis se ravise : « Alice avec des bottes hautes, une jupe noire et, sous la frange, le regard perçant à travers de grosses lunettes. Voilà à quoi ressemblait autrefois la méchante sorcière dans les contes » ; Vilar, au contraire, était « la douceur même » (« Streichelkätzchen »), ajoute-t-il (4). Un demi-siècle plus tard, Schwarzer n'a toujours pas « digéré » : « Esther Vilar, de quelques années mon aînée, assise en face de moi dans un fauteuil baquet beige, reste stoïquement calme pendant 45 minutes, malgré mes attaques. Une seule fois, elle semble presque sortir de sa réserve, à savoir lorsque je dis : 'Vous n'êtes pas seulement une sexiste, vous êtes aussi une fasciste.' Je fais ainsi allusion au parallèle sexe/racisme. Après coup, je me demande d'ailleurs si Vilar n'avait pas avalé une bonne dose de tranquillisants avant l'émission – c'est tout à fait l'impression qu'elle donnait » (5), témoigne-t-elle dans son autobiographie, dans laquelle, par contre, elle ne se souvient pas avoir justifié pendant le « débat » l'usage de la violence physique contre Vilar. Pendant des années, les conférences de cette dernière ne purent avoir lieu que sous protection policière.

Des dizaines de milliers de personnes écriront à la chaîne pour qu'elle rediffuse le débat, des pétitions lui seront même adressées. En vain.

Das polygame Geschlecht: Das Recht des Mannes auf zwei Frauen (Le sexe polygame : le droit de l'homme à deux femmes) (1976) est présenté comme le clou de la Foire du livre de Francfort. Les critiques sont pour la plupart défavorables, voire vitriolées. « Le livre remplit à peine le laps de temps qui sépare un Valium de ses effets », écrit Der Spiegel. Il faut dire que le livre, dont un extrait est publié en traduction française ci-dessous, perce à jour les journalistes : les « pères publics », comme elle les appelle.

Dans Das Ende der Dressur : Modell für eine neue Männlichkeit (La fin du dressage : Modèle d'une nouvelle masculinité) (1977), Vilar cherche à définir la masculinité, les conditions d'une nouvelle masculinité, les conséquences d'une nouvelle masculinité et un féminisme au féminin. Elle s'en prend au tabou des tabous dans le monde « occidental », à un groupe de pression occulte auquel même les

théoriciens de la conspiration de droite n'ont jamais osé s'attaquer : les lesbiennes, qu'elle accuse de séduire les femmes hétérosexuelles, « qui seraient normalement absolument inaccessibles à leurs désirs extravagants » (6). Selon elle, le mouvement féministe n'est composé quasiment que de lesbiennes et de « féministes masculines ».

En 1980, elle publie « Alt ». *Manifest gegen die Herrschaft der Jungen* (« Vieux »). *Manifeste contre la domination des jeunes* (1980) – suivi par *Alt heisst schön. Manifest gegen den Jugendkult* (C'est beau d'être vieux. *Manifeste contre le culte de la jeunesse*) (1995) -, dans lequel elle s'en prend aux « charognards, fossoyeurs, voleurs d'héritage, détrousseurs de cadavres – vous avez volé notre raison de vivre, dérobé notre fierté, détruit notre sagesse et nous avez réduits à l'état de domestiques ». Le manifeste n'a pas beaucoup d'écho dans la presse allemande, un peu plus en Espagne et en Suisse. L'année avait mal commencé pour Vilar : son appartement zurichois s'était envolé en fumée après que Martin, son fils, avait oublié d'éteindre les bougies dans le salon avant de sortir.

La *Fin du dressage* avait proposé une réforme fondamentale du monde du travail par l'introduction de la journée de travail de cinq heures. Mari et femme devaient travailler chacun cinq heures par jour, de sorte que l'un des deux puisse toujours être à la maison avec les enfants. Le temps de travail hebdomadaire serait réduit à 25 heures par semaine pour chacun, mais la durée de vie professionnelle serait ainsi prolongée. Cela devrait toutefois se faire sans compensation salariale. *Die Fünf-Stunden-Gesellschaft* (La société des cinq heures) (1981), suivi par *Die 25-Stunden-Woche: Arbeit und Freizeit in einem Europa der Zukunft* (La semaine de 25 heures : travail et loisirs dans l'Europe de demain) (1990), développe cette utopie. Le premier avait en effet pour sous-titre : « *Argumente für eine Utopie* ».

En 1992, elle publie *Die Erziehung der Engel. Wie lebenswert wäre das ewige Leben?* (L'éducation des anges. La vie éternelle vaudrait-elle la peine d'être vécue ?). Fiona Lorenz (1962 – 2014), traductrice germano-britannique et membre du conseil consultatif de la Fondation Giordano Bruno – à laquelle Vilar elle-même appartient – lui pose une ou deux questions à ce sujet :

« Je suis né en Argentine et j'ai vécu principalement parmi des catholiques jusqu'à l'âge de 22 ans. Tous mes amis étaient croyants et, par moments, j'ai même suivi des cours de religion. Au cours de ma vie, je n'ai jamais cru cinq minutes en un Dieu personnel. En effet, ce n'est pas mon genre d'adopter sans réfléchir les idées des autres.

« Dans quelque domaine que ce soit, si vous n'avez pas de Dieu, qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui donne un sens et un soutien à la vie ?

« Rien.

« Comme tous ceux qui aiment vivre, j'ai une peur atroce de la mort. Mais cela ne justifie pas à mes yeux de souscrire une assurance sur la survie auprès de l'une des compagnies qui en proposent une (Überlebensversicherungsgesellschaften). Les offres sont trop peu sérieuses. Une vie éternelle signifie en outre une vie pour toujours : un million d'années, puis un autre million et encore un autre... Même si elle existait dans un paradis, on supplierait à genoux son Seigneur de l'abolir. J'ai écrit plusieurs livres sur la religion. Aujourd'hui, je sais que c'était superflu. On ne peut pas atteindre un dévot par des arguments. C'est un peu comme vivre dans un gigantesque asile d'aliénés. Il y a celui qui parle de la façon dont il reviendra plus tard comme un animal quelconque. Et puis il y a ceux qui se couvrent le visage de tissu ou qui s'agenouillent cinq fois par jour dans une direction précise. Ou encore ceux qui vénèrent leurs vaches comme des saintes et font brûler vives leurs veuves. Ceux qui construisent d'immenses maisons à un être invisible, où des personnes déguisées leur assurent, contre des honoraires, que lui au moins les voit. Même les plus inoffensifs se vantent encore de la manière dont, plus tard, au moins leur âme merveilleuse sera préservée. Le fait que nous devions mourir nous rend malades de peur. Nous croyons tout. Dans la plupart des régions du monde, on serait encore aujourd'hui lapidé pour de telles paroles. Le fait que ce ne soit plus le cas ici me remplit d'une grande gratitude, car cela a été acheté au prix de la souffrance d'une longue chaîne d'ancêtres intrépides. Si personne ne profite des libertés qu'ils ont conquises pour nous, on nous les reprend (7). »

Ils n'ont nul besoin d'être repris, car, comme elle l'écrit dans la postface de *Die Antrittsrede der amerikanischen Päpstin* (Le discours inaugural de la papesse américaine) (1986), « [I]l a peur de la liberté – le désir de remettre toute responsabilité personnelle entre les mains d'un autre, de se plier de plein gré à ses ordres – a toujours été le thème de mon travail d'écrivain et le restera d'une certaine manière jusqu'à la fin. »

Dans *Der betörende Glanz der Dummheit* (L'éclat envoûtant de la stupidité) (1987), Vilar s'oppose à une spécialisation trop poussée. L'épigraphe du livre est de Bertrand Russell : « Le problème en ce bas monde est que les imbéciles sont sûrs d'eux et fiers comme des coqs de basse-cour, alors que les gens intelligents sont remplis de doute. » Le mathématicien britannique est mort à l'époque où l'« âge de l'ordinateur » s'ouvrait et, précisément, selon Vilar, dans cet âge, il n'est plus possible de définir la stupidité de la même manière qu'auparavant. Au vu des performances des machines à calculer électroniques, elle préconise de comprendre l'intelligence comme l'interaction entre l'imagination et la sensibilité. La stupidité ne se caractérise alors pas par l'incapacité de comprendre, de raisonner avec et d'appliquer des concepts numériques simples, mais par un manque de créativité, d'humour, ainsi que par une insensibilité capitonnée dans la médiocrité et l'égocentrisme les plus crasses. Or, cette «

nouvelle stupidité » est manifestement une condition préalable à l'ascension sociale. Son éclat envoûte. Et elle ne se trouve pas seulement chez les dirigeants politiques.

En 1994, elle publie *Heiraten ist unmoralisch* (Le mariage est immoral). Vilar « qualifie le mariage d'acte compulsif, encouragé aussi bien par les églises que par l'industrie. Elle ne s'explique pas ce que l'on vient faire en tant qu'invité à cette manifestation grotesque. Deux personnes concluent un accord érotique permanent et, parce qu'elles scellent cet accord dans une église et le recouvrent de fioritures romantiques, on est ému malgré soi » (8).

En 1998, Speer, un dialogue théâtral entre un Albert Speer de fiction en RDA après la Seconde Guerre mondiale et un fonctionnaire du Parti communiste est-allemand qui pense avoir enfin trouvé quelqu'un qui puisse répondre aux questions qu'il se pose sur l'automythification de Hitler, mais découvre que Speer n'a pas lu *Mein Kampf* : « Je veux toujours savoir : Qui ment ici ? Pourquoi ment-il ? Comment c'était vraiment ? ... Cela ne se limite pas à l'époque la plus récente. Cela concerne aussi des gens comme Ramsès II, Jules César, Napoléon. A Sainte-Hélène, que s'est-il passé ? Il était vraiment malade ou ils l'ont tué ? Ou Élisabeth Ire ... Marie Stuart... Schiller ? Ridicule, je sais. Surtout quand il s'agit de personnes décédées depuis longtemps. Comment peut-on connaître la vérité ? (9). »

La même année, elle fait paraître *Denkverbote. Tabus an der Jahrtausendwende* (Interdiction de penser. Les tabous au tournant du millénaire), dans lequel elle identifie les nouvelles variantes du doublespeak journalistique.

En 1999, *Eifersucht. Roman für drei Faxmaschinen und ein Tonbandgerät* (La jalouse. Roman pour trois télécopieurs et un magnétophone) : Trois femmes, qui ne pourraient pas être plus différentes les unes des autres, ont beaucoup en commun. Elles habitent dans le même immeuble, qui compte plus de 600 appartements. Toutes les trois ont un fax. Toutes les trois ont un mari : le même. La plus âgée, 55 ans, est mariée avec lui. Les deux autres, environ 35 et 25 ans, ne le sont pas. Il a été adapté au théâtre sous le titre *EiferSucht. Drama für drei Faxmaschinen*. Les pièces de Vilar, au nombre d'une vingtaine, ont été représentées en Allemagne et dans plus d'un autre pays européen.

En 2001, *Die sieben Feuer von Mademoiselle* : Catherine Loucheron, surnommée Mademoiselle, attire tous les regards : séduisante, charismatique et cultivée, tous les hommes tombent aux pieds de cette nounou française d'une famille de diplomates argentins. Mais Catherine tombe amoureuse d'un homme qui semble insensible à ses charmes : Nick Kowalski, un pompier, qui, selon sa logique, est l'homme parfait pour elle. Mais comment peut-elle gagner Nick à sa cause, alors qu'elle est convaincue qu'en tant

qu'homme il doit faire le premier pas ? Pour attirer l'attention de l'homme de ses rêves, Catherine a finalement une idée un peu particulière, « lumineuse » au sens propre du terme.

Le jugement du magazine féminin allemand indique soit que Vilar a perdu son humour, soit qu'il y est insensible : « Ce roman fait jaillir des étincelles et enflamme nos cœurs. » La première option peut être écartée, à en juger par cet entretien qu'elle a accordé le 15 avril 2021 à la SRF (<https://www.srf.ch/play/tv/gredig-direkt/video/mit-bestsellerautorin-esther-vilar?urn=urn:srf:video:233988ff-ca18-4a87-8d39-4ed5b9d841ec>).

Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues, dont l'anglais, l'espagnol et le français ; dans cette dernière langue, *Der dressierte Mann* a été publié sous le titre *L'homme subjugué* (Stock, 1972) et *L'homme manipulé* (France-Loisirs, 1972 ; Omnia Veritas, 2017) ; *Das polygame Geschlecht: Das Recht des Mannes auf zwei Frauen*, *Le Sexe polygame : ou Le droit de l'homme à plusieurs femmes* (Albin Michel, 1976, *Le Livre de Poche*, 1978, Omnia Veritas, 2017) ; *Das Ende der Dressur : Modell für eine neue Männlichkeit, Pour une nouvelle virilité* (Albin Michel, 1977 ; Omnia Veritas, 2017), *EiferSucht. Drama für drei Faxmaschinen, Jalouse en trois fax* (L'Avant-Scène, 2001 ; représentée au Petit Théâtre de Paris en 2001) ? N'ayant pas consulté la nouvelle édition de *L'Homme manipulé*, nous ignorons si elle reprend le texte publié par Albin Michel et *Le Livre de Poche*, qui ne réussit bien souvent pas à rendre la subtilité de la pensée de l'auteur. En tout cas, nous publions ici notre propre traduction du cinquième chapitre.

kj

@Killing Joke, 2023

5. PÈRES PUBLICS – ENFANTS PUBLIQUES

5.1. LES JOURNALISTES COMME PÈRES PUBLICS

Le monde occidental est un matriarcat officieux dans lequel les hommes jouent le rôle de patriarches – sans ce jeu, le matriarcat serait impossible. Mais le jeu doit rester un jeu. S'il devenait soudainement réalité, ce serait la fin de la suprématie féminine. Pour s'assurer que cela ne puisse jamais arriver, les femmes utilisent les médias : elles forment les journalistes à construire une fausse image publique de la femme par des moyens illégitimes. Leur travail consiste à faire croire aux hommes que les femmes sont

faibles et ont besoin de la protection de l'homme et que le véritable amour d'un homme pour une femme doit être altruiste.

Un vrai patriarche serait un homme qui

- a. subvient aux besoins des autres et
- b. en prend prétexte pour leur dire comment ils doivent vivre.

Les femmes ne recherchent que la qualité a), elles n'ont pas besoin de la qualité « b ». Cependant, « a » ne va pas sans « b » : celui qui gagne de l'argent veut aussi décider de la manière dont il sera dépensé, sinon gagner de l'argent ne lui procure aucun plaisir. Pour que les femmes conservent la qualité « a » du patriarche, qui leur est utile, l'homme doit donc croire qu'il possède aussi la qualité « b ».

En d'autres termes, pour que l'exploitation économique de sa force de travail se déroule sans problème, l'homme doit être convaincu qu'il opprime sa femme. Il faut lui faire croire qu'il l'a contrainte à effectuer des tâches de sous-esclave pour lui et qu'il l'exploite sexuellement en échange de l'argent qu'il gagne pour elle.

Dans la sphère privée, il est difficile d'user de ce subterfuge : chaque mari sait que sa femme est tout sauf une esclave dans son foyer automatisé. Dans un ménage moyen, c'est la femme qui prend pratiquement toutes les décisions financières. Selon les statistiques, les femmes décident seules de la plupart des achats ; elles ne consultent leurs maris que pour l'achat de biens de consommation dont le choix nécessite des connaissances techniques, comme les voitures, les appareils ménagers, etc. La femme prend pratiquement toutes les décisions dans le domaine social : elle détermine le nombre d'enfants par l'utilisation ciblée de contraceptifs, leur éducation par sa présence permanente à la maison, elle choisit le plus souvent les amis et les parents qu'il est souhaitable de fréquenter. Il n'est pas question d'exploitation sexuelle : la fréquence moyenne des rapports sexuels entre un homme et une femme après dix ans de mariage est d'environ deux fois par semaine aux États-Unis selon Kinsey. Même pour une femme frigide – et pour une autre, il ne pourrait pas s'agir d'exploitation – ce n'est pas une épreuve particulièrement pénible.

Il est donc beaucoup plus facile de tromper l'homme sur son rôle en influençant l'opinion publique. Tout homme sait qu'il n'exploite et n'inflige personnellement aucune violence sexuelle à personne, mais, qui sait ? peut-être les autres hommes le font-ils. Si les journaux, la radio et la télévision le répètent tous les jours, il finira par le croire.

Si les hommes instruits ne cessent de faire comprendre aux plus simples qu'un rapport sexuel ordinaire doit être interprété comme un viol de la partenaire, que le travail monotone à temps réduit dans un foyer entièrement automatisé, la compagnie à plein temps des enfants et des amies, l'attente éternelle du retour du mari sont la forme la plus subtile d'esclavage humain qui ait jamais existé, il finira lui aussi par se considérer comme l'un de ces types brutaux qui empêchent leurs femmes de « se réaliser ». La recherche du pain quotidien pour sa famille adoptive reprendra alors tout son sens.

Les pères publics sont des hommes qui désinforment leurs congénères sur les femmes et maintiennent ainsi le statut d'objet protégé (Schutzobjekt) de la femme. Ce sont les journalistes de quotidiens et de magazines qui s'occupent des « questions féminines », les rédacteurs de la radio et de la télévision qui réalisent des feuilletons sur la « femme opprimée », les réalisateurs de tout poil qui font des films sur « l'émancipation » des femmes, les scribouilleurs débutants qui documentent sous forme de roman ou d'autobiographie la manière dont ils « abusent sexuellement » de leurs innocentes compagnes, etc.

Tous ces pères publics ont un point commun : ils n'agissent pas pour de vils motifs. Les uns sont contraints de dire des mensonges, les autres aimeraient croire eux-mêmes ce qu'ils disent et d'autres encore le croient réellement. Il convient donc de faire une distinction entre :

les pères publics involontaires

les pères publics volontaires

les pères publics pour cause d'incapacité

5.2. LES PÈRES PUBLICS INVOLONTAIRES

Il s'agit ici de journalistes qui sont contraints par leurs éditeurs ou producteurs à faire de fausses déclarations. Un journaliste qui ne peut pas risquer de perdre son emploi – un journaliste qui a une famille donc – doit écrire ce que son éditeur attend de lui. Il semblerait donc que la liberté de la presse n'en soit une que pour les éditeurs – mais, au fond, elle n'est même pas le cela. Un éditeur qui veut vendre son produit doit se conformer aux lois du marché, c'est-à-dire qu'il ne fera écrire que ce que le public veut lire. La liberté de la presse est donc en fin de compte la liberté du consommateur de lire sa propre opinion dans son journal. Pour les raisons déjà évoquées, tant les femmes que les hommes veulent lire que les femmes sont opprimées – un journaliste n'aura donc guère l'occasion de publier le contraire. Dans une société capitaliste, ce ne sont pas les médias qui manipulent les gens, mais les gens qui manipulent les médias.

Même si les hommes voulaient lire la vérité sur leur rôle, les femmes continueraient à donner le ton. Les deux sont des lecteurs, certes, mais les femmes sont les personnes qui consomment le plus.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les décisions d'achat, de l'aménagement de la maison aux articles de consommation courante, sont principalement prises par les femmes et les campagnes publicitaires s'adressent donc directement ou indirectement à elles. Comme la presse occidentale est financée en grande partie par la publicité, le jour où les femmes cesserait d'acheter tel ou tel journal ou magazine parce que la partie éditoriale ne leur plaît pas, il perdrait automatiquement ses annonceurs. Les hommes n'auraient donc jamais, même s'ils le voulaient, la moindre chance de publier leur propre opinion sur les femmes dans un produit de presse destiné aux deux sexes, comme c'est le cas de la plupart de ces produits.

Il en va de même pour les émissions de télévision financées par la publicité. Dans la plupart des pays occidentaux, la télévision est une télévision publicitaire. Cela signifie que, ici aussi, on ne peut montrer que ce qui est approuvé sans problème par la censure féminine. Il ne s'agit évidemment pas d'une censure préalable, mais d'une censure *a posteriori*. Celle-ci repose sur le principe suivant : si le produit ne trouve pas grâce, son producteur est fini. Il cherche à l'éviter en s'autocensurant. On peut bien sûr prendre le risque de faire un portrait de la femme qui soit plus fidèle que d'habitude. Cela peut même être bénéfique à un journal donné et le relancer temporairement – mais, en fin de compte, c'est toujours la femme qui doit l'emporter. Pour chaque article qui critique les femmes, il faut en publier cent autres qui les glorifient.

Les produits de presse qui s'adressent principalement au lectorat masculin montrent que les hommes ne veulent rien savoir de leur véritable rôle. Un magazine féminin moderne, comme *Cosmopolitan*, pourrait éventuellement oser se moquer des pères, car il est exclusivement lu par des femmes qui, au fond, savent toutes ce qu'elles ont fait des hommes. Les magazines masculins sont des produits de pères pour des pères : *Time*, *Newsweek*, *L'Express* et *Der Spiegel* doivent dépeindre l'homme comme un oppresseur brutal du sexe féminin. Quel sens aurait encore le combat de leurs abonnés si celles pour qui ils se battent n'avaient pas besoin de protection et si on leur disait que, en réalité, ce sont eux les plus asservis ? Les éditeurs de magazines masculins et les femmes tirent à la même corde : même s'ils savaient qui opprime qui, ils se garderaient bien de faire écrire la vérité dans leur journal.

5.3. PÈRES PUBLICS VOLONTAIRES

Dès que l'intelligence d'une personne dépasse un certain niveau, elle peut devenir dangereuse pour elle. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'intelligence moyenne ne voit toujours qu'un seul aspect d'un fait, elle peut donc facilement prendre une décision dans une situation donnée et « maîtriser » sa vie avec une relative simplicité. Cependant, un fait ne comporte pas qu'un seul aspect, mais plusieurs. L'individu plus intelligent que la moyenne les voit tous en même temps : il est partagé entre des opinions contradictoires. Laquelle est juste et laquelle est fausse ? S'il agit de telle ou telle manière, que se produira-t-il qui ne se serait pas produit s'il avait agi différemment ? L'excès d'intelligence provoque l'indécision et l'angoisse existentielle. L'intellectuel souhaite avant tout une chose : quelqu'un qui lui dise comment il doit se comporter. Il est toujours à la recherche d'une protection qu'il ne trouve nulle part. Qui devrait-il accepter comme protecteur ? Ce ne peut pas être un imbécile et il n'est pas près de rencontrer quelqu'un de plus intelligent que lui.

De même qu'une femme doit souvent à son « manque de féminité » – une insuffisance de caractères sexuels spécifiquement féminins – le développement d'une intelligence normale, ainsi un homme doit à son « manque de virilité » – une insuffisance de caractères spécifiquement masculins – le développement d'une intelligence supérieure. Il est frappant de constater qu'un grand nombre d'hommes dits intellectuels ne dénotent pas la force physique. L'incapacité de frapper un camarade de classe a probablement produit plus de grands penseurs que l'intérêt pour les mystères de l'univers : les gens se replient automatiquement sur un domaine où ils trouvent la confirmation de soi qui leur est refusée ailleurs. Comme, par exemple, les jeunes qui portent des lunettes sont souvent de grands lecteurs, beaucoup de gens croient que la lecture abîme la vue. En réalité, ces personnes lisent parce que leur vue est faible : elles adoptent une autre échelle de valeurs en raison de leur constitution particulière.

L'homme intellectuel n'a qu'une seule alternative : soit il avoue son angoisse existentielle, soit il la cache derrière un masque de bravade. Rares sont ceux qui choisissent la première option. Une femme peut montrer sa peur, elle doit même le faire ; un homme ne doit pas le faire.

Comme l'homme peureux ne cherche pas un objet à protéger, mais quelqu'un qui le protège – une mère – il aura encore plus de mal que les autres à l'obtenir. Une mère devrait lui être intellectuellement supérieure et être totalement différente de lui physiquement : il aura du mal à trouver une femme qui remplisse ces deux conditions. La mère fictive ne vient qu'avec la réussite professionnelle. Lorsqu'un intellectuel se fait un nom comme écrivain ou peintre, metteur en scène ou compositeur parce qu'il a décrit son angoisse existentielle à d'autres intellectuels de manière si claire qu'ils ont pu s'identifier à lui, il trouve aussi après coup la femme qui le « protège ». Maintenant, il peut montrer sa peur, elle le rend même intéressant. Dans son œuvre, les femmes sont toujours les êtres les plus forts et les plus puissants, auxquels les hommes se livrent inconditionnellement. Dans leurs relations avec les femmes, les artistes masculins sont soit des adorateurs, soit des frimeurs, ils sont un Ingmar Bergman ou un

Norman Mailer – ils ne sont pratiquement jamais au même niveau. Bien sûr, la plupart des intellectuels semblent préférer avoir l'air de Norman Mailer que de l'adorateur perpétuel. De crainte que leur peur soit découverte, ils imitent les hommes qu'ils voudraient être au fond. Comme peu d'entre eux sont de bons acteurs, ils en font souvent trop. Et, surtout lorsqu'il s'agit de grands groupes d'intellectuels, l'exagération atteint parfois le grotesque. Aujourd'hui, quiconque entre sans y être préparé dans une rédaction de journal, un studio de télévision ou une agence de publicité, c'est-à-dire dans des lieux où les hypersensibles sont particulièrement nombreux, doit avoir l'impression d'être monté à bord d'un cargo. Les hommes qu'il rencontre dans les bureaux climatisés et recouverts de moquette ont l'air de s'attendre à être rappelés d'un moment à l'autre pour pelleter du charbon, charger des ballots ou jeter l'ancre. Avec leurs vestes en cuir élimé, leurs pantalons en velours côtelé râche, leurs barbes ou leurs moustaches, leurs pipes ou leurs pipettes, ils ressemblent à des marins, des chauffeurs de camion ou des ouvriers du bâtiment, mais à aucun moment à des hommes dont le seul effort physique consiste à tenir un crayon entre les doigts.

Ce sont des hommes qui surcompensent – des hommes qui imitent les hommes et qui en font trop. Tout ce que les autres font, ils le font aussi, mais, comme leurs actions ne correspondent à aucun besoin réel, ils n'ont pas le sens des proportions. Juste parce qu'ils pensent que c'est viril, ils se torturent avec du whisky et des alcools forts, ils ruinent leur santé avec des cigarettes roulées [le problème n'est évidemment pas la cigarette en soi, roulée ou non, mais ce qu'on ajoute au tabac. N.D.T.], ils passent leurs samedis dans les tribunes des stades de football, ils sifflent les blondes, ils se vissent sur des sièges inconfortables de voitures de sport ou sur des BMW. Eux, habituellement opposés à toute forme d'effusion de sang, s'opposent fanatiquement aux limitations de vitesse sur les routes. Eux, qui craignent la mort comme personne d'autre – ils sont les seuls à avoir assez d'imagination pour se la représenter – s'assurent une fin prématurée en fumant des cigarettes à la chaîne. Eux, qui abordent généralement les femmes avec timidité et s'expriment par ailleurs de manière très choisie – elles sont « versatiles », « frustrées », « progressistes » et savent aussi ce que cela veut dire –, parlent d'elles entre eux dans le jargon ouvrier le plus vulgaire (les femmes sont des « poupées » ou des « femelles » qu'il faut « s'envoyer » et « baiser »). Alors que leur modèle, l'ouvrier, enfile son costume du dimanche le dimanche, ils passent également le week-end dans sa tenue de travail. Ils assistent à leurs réunions intellectuelles – concerts, pièces de théâtre, expositions d'art – principalement dans un ensemble en jeans artificiellement délavé : l'image de l'homme sauvage doit être défendue à chaque instant.

Ce n'est que dans les domaines où ils n'atteignent pas leurs modèles que les intellectuels font appel à leur intelligence supérieure et déclarent que leurs faiblesses sont des forces. En règle générale, un intellectuel est incapable de « planter un clou dans un mur », il « ne comprend rien aux affaires d'argent », il « n'a pas la moindre idée du fonctionnement d'une voiture » et, lorsqu'il faut changer un fusible, il appelle le concierge.

Être capable de faire de telles choses serait un signe de primitivisme mental... il est certes un vrai mec, mais il n'est pas un primitif pour autant. De même qu'une femme ne doit rien savoir faire parce qu'elle est une femme, un intellectuel ne doit rien savoir faire parce qu'il sait déjà faire autre chose.

Le fait que ceux qui surcompensent travaillent, en raison de leur faculté d'abstraction, là où les femmes ont le plus besoin d'eux – dans la presse et l'édition, à la radio et à la télévision, dans les instituts de psychologie, les instituts d'études d'opinion et la publicité – et qu'ils s'occupent si volontiers de « questions féminines » est bien entendu d'une valeur inestimable pour les objectifs des femmes. Car contrairement aux adorateurs des femmes, ils ne leur disent pas : « Nous ne venons pas à vos chevilles ».

Bien sûr, ils doivent aussi surcompenser – ici surtout et c'est pourquoi ils aiment tant s'occuper des « questions féminines ». Ils disent aux femmes : « Vous ne venez pas à nos chevilles – ne remarquez-vous pas, pauvres de vous, à quel point nous vous exploitons et vous maltraitons ? » Il ne peut en être autrement : pour ne pas montrer à quel point il a besoin de protection, celui qui surcompense doit dépeindre comme vulnérables celles dont il espère la protection. L'homme moyen donne toujours l'impression d'être fort ; l'intellectuel a besoin de s'inventer un plus faible que lui pour paraître fort.

Les hommes intellectuels sont donc les meilleurs alliés que les femmes puissent souhaiter pour défendre leur statut d'objet protégé. Ici, les intérêts des hommes et des femmes se rejoignent comme nulle part ailleurs : les femmes ont besoin de paraître faibles, les intellectuels de paraître forts. Un journaliste qui écrit chaque jour dans son journal à quel point les hommes oppriment cruellement les femmes – sans les opprimer cruellement lui-même – est ce qui se rapproche le plus possible de l'idée que se font les femmes d'un bon journaliste. Un rédacteur en chef de la télévision qui s'indigne de la désignation d'« objet sexuel » et recommande à ses congénères de pratiquer les vertus de l'altruisme – abnégation, altruisme, tolérance – dans leurs rapports avec les femmes est ce qui se rapproche le plus possible de l'idée que se font les femmes d'un bon rédacteur en chef de la télévision.

Il est certes ironique que ce soient les hommes les plus vulnérables qui disent aux femmes à quel point elles sont vulnérables et que ce soient les plus insignifiants en matière de sexualité qui leur disent à quel point les hommes abusent d'elles au lit. Mais, comme ils agissent dans l'intérêt de tous – y compris des autres hommes – personne n'examinera la question de plus près. Les femmes qui ne souhaitent pas être protégées – et qui sont les seules à pouvoir s'y opposer –, sont trop rares pour que leur opinion ait de l'importance.

5.4. LES PÈRES PUBLICS – LES VRAIS CROYANTS

Il y a des hommes qui ne se contentent pas de dire que les femmes sont opprimées par les hommes, mais qui le croient réellement. Les pères publics sont des hommes qui, par incapacité intellectuelle, sont incapables d'interpréter de manière cohérente les faits les plus simples.

Cette incapacité ne concerne pas nécessairement l'ensemble du processus mental, elle peut se militer à l'une ou l'autre de ses phases. Friedrich Engels, Karl Marx, August Bebel et Sigmund Freud étaient des hommes intelligents, mais il est clair qu'ils n'ont pas réussi à analyser correctement les relations entre les sexes. Cela s'explique par le fait que les hommes élevés par des femmes – qui n'a pas été élevé par une femme ? – ne sont plus du tout en mesure de donner leur avis sur les femmes en toute impartialité. La psychologie actuelle part du principe que la plupart des valeurs d'un homme sont façonnées dès les premières années de sa vie par son modèle, c'est-à-dire sa mère. Les grands défenseurs des droits des femmes étaient issus de familles bourgeoises aisées, leurs mères étaient des objets protégés de premier ordre, qui défendaient évidemment leur statut privilégié par les méthodes de lavage de cerveau connues. Ils ne voyaient que très rarement le véritable esclave familial, leur père, en raison du travail d'esclave qu'il faisait pour sa femme et ses enfants. Il est bien sûr tout aussi possible – comme nous l'avons déjà expliqué – que, habiles démagogues, ces révolutionnaires aient inventé la fable de la femme opprimée pour des raisons politiques. Compte tenu de leurs capacités intellectuelles dans d'autres domaines, cette explication est plausible. L'exception serait Sigmund Freud : s'il était conscient des absurdités qu'il écrivait sur les femmes, c'est vraisemblablement qu'il « surcompensait ».

Il faut dire, pour excuser les défenseurs historiques des droits des femmes, que, à l'époque où les femmes ne jouissaient pas du droit de vote et où la théorie des pulsions n'avait pas encore été élaborée, les hommes étaient plus susceptibles de considérer les femmes comme opprimées qu'aujourd'hui. Mais, lorsqu'un intellectuel aussi prestigieux que John Kenneth Gailbraith, professeur à Harvard en 1975, qualifie la femme états-unienne de servante de l'homme et qu'il écrit des phrases telles que : « Dans le cadre de la démocratisation, la quasi-totalité de la population masculine dispose aujourd'hui d'une épouse comme servante », il n'y a que deux explications plausibles à cela : soit il ne veut pas voir les faits, soit il est incapable de les voir (soit il fait l'idiot, soit il est idiot). Il ignore en effet au moins les faits suivants, qui sont valables pour la plupart des pays industrialisés occidentaux – sur lesquels il écrit d'ailleurs lui-même :

1. Les hommes font leur service militaire, les femmes non
2. Les hommes sont envoyés à la guerre, les femmes non.

3. Les hommes sont mis à la retraite plus tard que les femmes (bien qu'ils aient le droit de la prendre plus tôt à cause de leur espérance de vie plus courte).
4. Les hommes n'ont pratiquement pas leur mot à dire sur leur propre reproduction (il n'y a ni pilule ni interruption de grossesse pour eux ; ils doivent – ou ne peuvent avoir que les enfants que leurs femmes veulent avoir)
5. Les hommes entretiennent les femmes ; les femmes n'entretiennent jamais – ou temporairement – les hommes.
6. Les hommes travaillent toute leur vie, les femmes temporairement ou pas du tout.
7. Bien que les hommes travaillent toute leur vie et les femmes temporairement ou pas du tout, les hommes sont en général plus pauvres que les femmes (aux États-Unis, les femmes possèdent 61 % de la fortune privée).
8. Les hommes se voient « prêter » leurs enfants, les femmes peuvent les garder (comme les hommes travaillent toute leur vie et pas les femmes, on les prive de leurs enfants – sous prétexte qu'ils doivent travailler – en cas de séparation d'avec la mère).

La liste des préjugés subis par les hommes pourrait être allongée à l'infini. Un journaliste qui, devant ces faits vérifiables, continue à affirmer – et même à croire – que les femmes sont les esclaves des hommes, a raté sa vocation : il est incapable de penser logiquement.

5.5. LES ENFANTS PUBLIQUES (ÖFFENTLICHE KINDER)

Que vaudrait une inculpation sans témoins à charge ? Si les pères publics veulent affirmer qu'ils oppriment les femmes, ils ont besoin de femmes qui confirment cette affirmation, car, là où personne ne se sent lésé, il est difficile de parler de crime. Les femmes qui délivrent ces attestations fictives sont les filles publiques. Avocates autoproclamées de leur sexe tout entier, elles assurent aux hommes que les femmes se sentent effectivement asservies, maltraitées, exploitées, incomprises et humiliées. A cette fin, elles fournissent délibérément de fausses preuves, dramatisent une situation particulière ou présentent des cas tragiques isolés comme typiques. Les défenseurs et défenseuses des droits des femmes se comportent comme des enfants qui jouent ensemble à l'« enterrement » : ils creusent une tombe, tuent un lézard, le mettent dedans et se mettent à sangloter bruyamment.

Tout dépend évidemment de l'endroit où se déroule l'enterrement. Les enfants qui cherchent à attirer l'attention de leurs parents sur leur douleur hurlent là où ces derniers peuvent les entendre, c'est-à-dire

le plus près possible de chez eux. Les femmes qui veulent convaincre les hommes qu'elles sont un triste sort enterrent leurs « lézards morts » là où l'on s'en aperçoit le plus : dans les grandes villes – de préférence à New York, aux États-Unis. Le fait que ce soit l'endroit le moins approprié de tous, car ce sont justement les femmes états-unies qui vivent le plus dans l'aisance, n'atténue guère l'émotion générale.

Les enfants publics se produisent dans le voisinage des pères publics et c'est à New York que l'on trouve le plus grand nombre de pères publics et surtout les plus influents. C'est à New York que paraissent les publications les plus citées (et copiées) au monde : Le New York Times, Time et Newsweek. L'opinion des pères publics états-unis est donc contraignante pour tous les autres : si les journalistes états-unis affirment que les hommes réduisent les femmes en esclavage, il est peu probable que les européens, les sud-américains et les australiens les contredisent. Après tout, il est dans l'intérêt de tous de le penser : les « pères » privés de tous les pays veulent lire la même chose que les Nord-Américains.

Le fait que la N.O.W. (National Organization for Women), l'organisation qui chapeaute le mouvement états-unien pour les droits des femmes, compte une quarantaine de milliers de membres n'est pas une preuve du bien-fondé de l'idée qu'elle défend. Lorsque le loustic états-unien Alan Abel a demandé à ses compatriotes de mettre des habits à leurs animaux domestiques parce que la vue d'animaux nus heurte la pudeur humaine, il a obtenu le soutien de quarante mille personnes. Il faut remettre les choses dans leurs proportions : dans un pays de plus de deux cents millions d'habitants, rien n'est trop farfelu pour que des gens n'en fassent pas leurs choux gras. Il est évident que le mythe de la femme défavorisée a dû trouver le plus de défenseurs précisément là où la femme se porte le mieux : c'est là où la femme se porte le mieux que les hommes et les femmes doivent faire le plus d'efforts pour le cacher. Si la N.O.W. attire plus l'attention du public que tout autre groupe de taille comparable – qui a déjà entendu parler en Europe du test de pruderie d'Alan Abel ? – c'est parce que les hommes et les femmes qui n'en sont pas membres ont besoin d'entendre cette opinion sur la situation des femmes. Car, quoi que les féministes imaginent à des fins de propagande, aussi maladroit, de mauvais goût ou absurde que cela puisse être, on le lira le lendemain matin dans son journal quotidien. Soit parce qu'elles l'ont écrites elles-mêmes – beaucoup d'entre elles sont journalistes, elles ont la main sur la couverture des questions féminines dans tous les grands journaux états-uniens – soit parce qu'un père public les cite consciencieusement. Le message fait ensuite le tour du monde : que les féministes états-unies soient pour ou contre Kissinger, Marilyn Monroe, les pantalons longs, les pantalons courts, les sprays vaginaux, le lesbianisme ou l'abstinence sexuelle, la presse européenne en fait sérieusement état. Qui peut être assez machiste au point de supprimer des premières pages de son journal les informations sur la lutte pour la liberté de ces femmes courageuses ?

Pourquoi ces femmes agissent-elles de la sorte ? Dans quel but les femmes journalistes et écrivains font-elles passer les membres de leur sexe pour des cas sociaux ? Pourquoi veulent-elles jouer le rôle de victimes partout ? Les femmes profitent-elles tant de la mauvaise conscience des hommes, en dehors de l'aspect matériel ?

Les femmes journalistes sont loin d'être des héroïnes. Elles font dans la facilité et écrivent exactement – à quelques exceptions près pour être juste – ce que les gens ont envie de lire. Ce ne sont pas elles qui sont à blâmer pour cette image de la femme, mais ceux qui les ont soudoyées. Il n'y a certainement pas un seul journaliste parmi les plus éminents de notre époque qui croit sérieusement que la femme est opprimée, mais ils continueront à propager cette version tant qu'on leur demandera de le faire. La libération des femmes est devenue une industrie organisée, surtout aux États-Unis.

Il existe de nombreux magazines spécialisés, par exemple Ms., dont les affaires sont si bonnes qu'ils peuvent offrir des photos en couleur sur papier glacé à leurs lectrices opprimées et libérées. Le conte de fées de la servante de l'homme fait concurrence aux frères Grimm.

Le journalisme qui relate ce qui se rapporte aux « questions féminines » a l'avantage d'être particulièrement simple par rapport aux autres branches de ce métier. Pour dénoncer l'esclavage féminin comme témoin, il n'est pas nécessaire d'avoir du courage (puisque personne n'est contre, on n'a pas d'ennemis), du style (peu importe comment on écrit, l'essentiel est de décrire son sexe comme opprimé), ni des connaissances techniques (un vagin suffit à la rigueur comme légitimation professionnelle) ni des idées (ce sont toujours les hommes qui les fournissent).

L'idée que les femmes sont opprimées est, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, une idée d'homme. Elle ne vient pas de Beauvoir, Friedan, Millet et Greer (comment les femmes pourraient-elles avoir l'idée qu'elles sont opprimées ?), mais de Marx, Engels, Bebel et Freud. Les femmes intellectuelles ne font que fournir les « lézards morts » nécessaires aux cérémonies funéraires. Elles utilisent pour cela les méthodes suivantes :

1. Le rapport factuel
2. Le rapport d'initié
3. Les statistiques minorées

Dans le cas du rapport factuel, une femme raconte son destin individuel, souvent vraiment tragique. Les autres le qualifient alors de typique. Dans le cas du rapport d'initié, les femmes décrivent aux hommes ce qu'elles ressentent « en tant que femme » dans une situation donnée. Germaine Greer, par exemple, explique au lecteur de Playboy que « pour une femme », tout acte sexuel équivaut à un viol. Gloria Steinem déclare aux lecteurs de Der Spiegel que, s'il y a si peu de femmes médecins, c'est parce que, « en tant que femme », on a du mal à imaginer un médecin de sexe féminin. Ellen Frankfort explique ainsi le manque de femmes chirurgiens : « En tant que femme, on évite cette profession parce que les hommes nous disent que, à force de rester debout, on a des varices et que cela nous rend donc moins attrayantes pour le sexe opposé. » Pour montrer d'une manière générale comment on se sent « en tant que femme » dans la vie quotidienne, on se compare aux minorités raciales : les femmes états-uniennes disent qu'elles se sentent traitées de la même manière que les nègres dans leur pays et les femmes des autres pays occidentaux disent se sentir traitées elles aussi comme les nègres aux États-unis (« Nous sommes les nègres de la nation »).

Si le rapport factuel et le rapport d'initié sont présentés sous un aspect dramatique, la méthode des statistiques minorées est froidement scientifique. Elle consiste à citer la première partie d'une étude ou d'une enquête et à oublier de citer la seconde comme par hasard.

On se plaint du faible pourcentage de femmes politiques, mais on omet de dire que les femmes, avec leur majorité absolue de cinquante et un à cinquante-deux pour cent des voix, pourraient désigner et élire n'importe quelle femme politique qu'elles souhaiteraient désigner et élire.

On se réjouit du pourcentage élevé de femmes actives, mais on omet de dire que les chiffres cités ne concernent que pour moitié le travail à temps plein, que très peu de femmes sont des « permanentes » (ce sont toujours elles qui sont prises en compte dans les statistiques) et que l'activité professionnelle féminine n'est pas du tout comparable à l'activité professionnelle masculine d'un point de vue statistique, car les femmes ne font jamais vivre leurs maris et leurs enfants.

On condamne la double charge de travail des mères actives, mais on passe sous silence le fait que, selon les statistiques, le père actif passe autant de temps que sa femme active à effectuer des tâches annexes – il s'occupe des démarches administratives, des déclarations d'impôts, des réparations dans la maison, de l'entretien de la voiture, du jardinage, de la surveillance des enfants. On accuse la « société masculine » d'offrir parfois des salaires encore plus bas aux femmes, mais on omet de dire que les conventions collectives sont négociées entre les syndicats et les entrepreneurs et que seule une petite partie des femmes qui travaillent sont affiliées à des syndicats, sans parler d'y militer.

On prouve que les femmes – femmes de ménage, dames pipi – effectuent des tâches désagréables, mais on dissimule que toutes les tâches vraiment désagréables sont effectuées par des hommes – ils sont mineurs, éboueurs, balayeurs, égoutiers, fossoyeurs, croque-morts, bouchers, médecins légistes, spécialistes en proctologie, en dermatologie, en vénérologie et en anathomopathologie.

On reproche aux hommes que leur législation empêche l'avortement (« Mon ventre est à moi ! »), mais on omet de dire que, selon les statistiques, plus d'hommes que de femmes sont favorables à la légalisation de l'avortement et que celle-ci est entravée par les partis conservateurs, dont les électeurs sont toujours majoritairement des femmes.

On accuse les hommes d'avoir inventé la pilule pour les femmes plutôt que pour eux-mêmes, mais on dissimule que l'industrie pharmaceutique internationale a investi dans la pilule masculine, sans succès jusqu'à présent, des sommes mille fois supérieures à celles qui ont été nécessaires à l'invention de la pilule féminine et que la pilule féminine permet aux femmes de tenir l'homme dans une dépendance unilatérale. On considère le fait que plus de femmes que d'hommes se soumettent à une psychanalyse comme une preuve du désespoir féminin, mais on cache que plus d'hommes que de femmes se suicident et que, dans la plupart des cas, ils financent des heures de confession coûteuses.

Les enfants publiques ne veulent pas supprimer le « père ». Au contraire, en rendant l'homme responsable de tout ce qui est désagréable dans leur vie, elles font de lui un véritable père.

Ce n'est pas qu'elles veuillent prendre leurs responsabilités, elles veulent seulement une éducation anti-autoritaire : elles en ont assez des éternelles maisons de poupées et aimeraient enfin, comme le dit la comptine allemande, toucher aux couteaux, aux fourchettes, aux ciseaux et à l'électricité, à l'instar des petits garçons. Leur propre sexe fait des enfants publiques des crétines. Il y a en effet une différence entre dire de quelqu'un qu'il ne veut pas faire autrement et dire de lui qu'il ne peut pas faire autrement. Si les femmes ne veulent pas faire autrement, on les mettra au même niveau que les riches : leur stupidité est une conséquence du goût pour le luxe, leur style de vie un choix, leur renoncement aux fonctions et aux dignités une preuve de leur souveraineté. Pour changer leur destin, il leur suffit de le vouloir, tout dépend d'elles.

Si les femmes ne peuvent pas faire autrement, on les qualifiera d'idiotes de naissance. Si les femmes, des décennies après avoir obtenu le droit de vote, des décennies après être devenues le vote majoritaire, avoir commencé à vivre dans l'aisance et avoir pu choisir librement leur éducation et leur carrière, ne parviennent toujours pas à percer malgré leurs efforts acharnés, cela ne peut s'expliquer

que par une infériorité mentale congénitale. Ces personnes ne peuvent pas changer elles-mêmes leur destin, mais dépendent de la compassion et de la compréhension de leur entourage : elles ont besoin de l'altruisme masculin.

Cependant, il est difficile de croire que les féministes sont conscientes de ce qu'elles essaient de faire aux femmes. Ce sont des enfants, même si elles sont publiques. On ne demande pas de comptes aux enfants, même publiques.

killingj-2

@Killing Joke, 2023

La « femme au foyer », qui était peu ou prou encore le modèle féminin à l'époque où Esther Vilar a publié sa trilogie, a été balayée entre-temps par son repoussoir, la « femme d'extérieur », la « femme active ». L'écrivain germano-argentine ne nous décrit-elle donc pas un monde qui a disparu, définitivement disparu ?

D'un côté, l'augmentation constante du nombre de femmes dans la population active et, par conséquent, du nombre de femmes indépendantes financièrement (de l'homme, non de la banque) ne prouve-t-elle pas en effet que les femmes n'attendent plus d'un homme, pour reprendre les termes de Chinweizu, qu'il « jouisse d'une fortune, d'un statut social, d'un pouvoir, d'une célébrité, etc. suffisants pour satisfaire les ambitions de l'épouse » et qu'elles ont enfin décidé de se « retrousser les manches » pour les réaliser elles-mêmes ? La baisse constante du taux de mariage, conjuguée au recul de l'âge du mariage, à l'augmentation constante du nombre de divorces, au fait que les femmes sont toujours plus nombreuses à être les premières à engager une procédure de divorce ou de séparation et que, pour couronner le tout, les femmes, au moins dans les classes moyennes, se remarient moins que les hommes, ne confirme-t-elle pas assurément que de moins en moins de femmes sont disposées à « nidifier », à vouloir s'attacher les services d'un « esclave domestique » et que, une fois mariées, si tant est qu'elles se marient, loin de tout faire pour empêcher leur « esclave » de s'enfuir du « nid », elles cherchent de plus en plus à se défaire de lui et entendent pourvoir seules à leurs propres besoins ? Un observateur superficiel répondrait par l'affirmative et peut-être les femmes elles-mêmes se sont-elles suggestionnées au point d'y croire.

« Plus ça change, plus c'est la même chose », disait le romancier et journaliste Alphonse Karr (1808-1890). Depuis les années 1970, tout a changé (formellement, y compris « pipes » et « pipettes », «

barbes » et « moustaches ») et, en même temps, rien n'a changé (substantiellement). Nous aurons l'occasion de le montrer sans équivoque prochainement dans la postface à l'édition française d'*Anatomy of Female Power* (dans lequel sera également dissipé un autre mirage : les femmes dans l'armée et dans les métiers de la police). En attendant, la remarque suivante de Vilar aura mis l'observateur superficiel : « le travail choisi par la femme émancipée implique rarement des efforts ou des responsabilités, bien qu'elle s'imagine qu'il implique les deux. »

Esther Vilar, *Das polygame Geschlecht: Das Recht des Mannes auf zwei Frauen*, Munich, 1974, chap. 5 : « Öffentliche Väter — öffentliche Kinder », traduit de l'allemand par B. K.

(1) Esther Vilar est née Esther Margareta Katzen le 16 septembre 1935 à Buenos Aires. Ses parents avaient émigré en Argentine après l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes au début des années 1930, car la famille de son père, originaire d'Erlangen, était juive. Il travailla à Buenos Aires comme violoniste dans les cafés, puis trouva un emploi d'administrateur de domaine agricole. Sa mère, née en 1909, était originaire de Nuremberg. Ayant du mal à s'acclimater à l'Argentine, elle y retourna peu après la naissance de sa fille. Après la destruction de Nuremberg, elle retourna avec sa fille chez son mari en Argentine, où elle demeura quelques années, avant de retourner de nouveau à Nuremberg.

(2) Judith Weinraub, *She Says It's the Men Who Are Enslaved* », [nytimes.com, 13 juin 1972,](https://www.nytimes.com/1972/06/13/archives/she-says-its-the-men-who-are-enslaved.html) <https://www.nytimes.com/1972/06/13/archives/she-says-its-the-men-who-are-enslaved.html>.

(3) Alex Baur, *Unerhört – Esther Vilar und der dressierte Mann*, Salis Verlag, 2021.

(4) Alice Schwarzer, *Mein Leben: Lebenslauf und Lebenswerk in einem Band*, Kiepenheuer & Witsch eBook, 2022.

(5) Ibid.

(6) Cité in Michael Kühntopf, *Juden, Juden, Juden: Ab 5. März 1909*, p. 243, Books On Demand, 2008.

(7) Fiona Lorenz, *Wozu brauche ich einen Gott? Gespräche mit Abtrünnigen und Ungläubigen*, Rowohlt E-Book, 2009.

(8) Rebecca Niazi-Shahabi, *Zweimal lebenslänglich: Von einer, die auszog, das Heiraten*, Piper ebooks, 2014.

(9) Speer. Mit Beiträgen u.a. von Klaus Maria Brandauer. Fotos von Jim Rakete. *Transit*, Berlin 1998, cité in Marcel Atze, 'Unser Hitler': Der Hitler-Mythos im Spiegel der deutschsprachigen Literatur nach 1945, Wallstein Verlag, 2013, p. 26.